

Sartre et la fin de l'histoire dans les années 1960, un débat avec Lévi-Strauss et Foucault

Jean-Paul SARTRE, *Critique de la raison dialectique* (1960)

Claude LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage* (2008)

Michel FOUCAULT, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines* (1966)

L'Arc, n° 30, *Sartre aujourd'hui* (1966)

Sophie Wahnich



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/659>

DOI : 10.4000/elh.659

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 208-212

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Sophie Wahnich, « Sartre et la fin de l'histoire dans les années 1960, un débat avec Lévi-Strauss et Foucault », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/659> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.659>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sartre et la fin de l'histoire dans les années 1960, un débat avec Lévi-Strauss et Foucault

Jean-Paul SARTRE, *Critique de la raison dialectique* (1960)

Claude LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage* (2008)

Michel FOUCAULT, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines* (1966)

L'Arc, n° 30, *Sartre aujourd'hui* (1966)

Sophie Wahnich

RÉFÉRENCE

Jean-Paul SARTRE, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1960, 759 p.

Claude LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage* [Plon, 1962], dans *Œuvres*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2008

Michel FOUCAULT, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1966, 400 p.

L'Arc, n° 30, *Sartre aujourd'hui*, Aix-en-Provence, *L'Arc*, 1966, 101 p.

- 1 Dans un numéro de *L'Arc* consacré en 1966 à Jean-Paul Sartre, Bernard Pingaud prend la mesure d'un monde qui a changé entre 1945 et 1960 en passant de l'existentialisme au structuralisme, de la philosophie aux sciences humaines. Il fait lire ce volume à Jean-Paul Sartre, dont la réponse, vive, est retranscrite dans le numéro. Elle met en fait au centre de son propos non pas la mort de la philosophie, mais bien celle de l'histoire. Sartre diagnostique un nouveau « refus de l'histoire » qui constituerait non pas simplement la fin d'une séquence épistémologique au profit d'une autre, mais la fin de la volonté de faire de l'histoire même. Au cœur de la tourmente, ceux qu'on a nommés structuralistes. Car le volume est voué à prendre position sur le caractère dépassé ou

non de la philosophie sartrienne au regard du structuralisme. Parmi les auteurs de ce numéro, Robert Castel intitule son article « Un beau risque » et revient sur les questions posées par la *Critique de la raison dialectique*, parue en 1960. Pour Castel, il s'agit en fait « de se déterminer par rapport à une option qui engage l'avenir de la recherche¹ ». Si l'on ne veut pas laisser s'éparpiller en savoirs multiples et hétérogènes tous les savoirs positifs, il faut tenter de penser d'emblée la synthèse, et c'est bien là que réside le « beau risque » théorisé par Sartre dans la *Critique*. Or chez Sartre ce risque se nomme « Histoire comme Vérité de l'Homme ».

- 2 L'histoire serait le lieu de la synthèse des savoirs positifs sur l'homme. Ceux que l'on nomme structuralistes reprochent alors à Sartre de faire de l'histoire une discipline reine et de maintenir l'idée d'une « réciprocité des perspectives entre une vie singulière et l'histoire humaine² ». En fin de compte, ils lui reprochent de ne pas avoir dissous le sujet humain doué de liberté et de responsabilités, d'avoir refusé le décentrement total du sujet qui conduit à affirmer que l'homme ne parle pas mais qu'il est parlé par un système de signes, de codes, de systèmes, que l'Histoire n'est pas celle des hommes mais celle des structures qui agissent l'homme.
- 3 Il faut rappeler que dans la *Critique*, loin de maintenir un sujet libre à la manière cartésienne, Sartre en fait un être dépendant de ce qu'il appelle le pratico-inerte, l'ensemble de « la matière ouvrée » dans laquelle il inclut les choses pensées, qui sont certes produites par les hommes mais font retour sur eux comme conditionnement. Or justement ce conditionnement des hommes leur fait perdre leur liberté. Il y a donc *qui pro quo*, car, de sujet libre transcendantal, il n'y en a plus dans la *Critique*, il n'y a que des hommes conditionnés qui peuvent cependant faire quelque chose de ce qu'on a fait d'eux, et c'est cet effort que Sartre appelle liberté, une liberté décentrée, entamée, mais malgré tout une liberté. Or ce n'est pas comme simple individu que l'on peut reconquérir cette liberté, mais dans de rares moments où un collectif d'hommes sérialisés par l'inertie du pratico-inerte se transmue en un groupe dit en fusion, longuement décrit dans la *Critique* à travers l'exemple de la prise de la Bastille et sous le nom d'*Apocalypse*. Le terme de Malraux utilisé aussi par Sartre pour parler de la Libération de Paris. La liberté ne se reconquiert que par l'acte collectif de se libérer. C'est un effort, mais surtout une situation instable et, pour maintenir cette liberté, l'effort doit l'aliéner dans un serment et produire un groupe assermenté, c'est-à-dire institué par son Serment de rester libre.
- 4 Le groupe assermenté devient « exigence » par le Serment, donc pour Sartre par une libre praxis et non par une action extérieure qui s'exercerait sur le groupe en fusion. La praxis libre est alors maintenue sous condition de ce collectif où chacun vis-à-vis de l'autre est le garant de la liberté, responsable ainsi historiquement de la possibilité de se maintenir libre. La liberté ne serait que révolutionnaire. L'Histoire est alors le lieu de ces sauts où des contradictions exacerbées puis résolues font advenir de nouvelles formes de vie collectives instituées.
- 5 Lévi-Strauss, dans *La Pensée sauvage*, répond à Sartre tout au long de son livre, et plus particulièrement dans son chapitre conclusif intitulé « Histoire et dialectique ». Il déclare alors que Sartre fait de l'histoire « l'ultime refuge d'un humanisme transcendantal : comme si, à la seule condition de renoncer à des moi par trop dépourvus de consistance, les hommes pouvaient retrouver, sur le plan du nous, l'illusion de la liberté³ ». Lévi-Strauss reproche surtout à Sartre de ne pas prendre en compte dans son Histoire comme Vérité de l'Homme, l'histoire des hommes dits

sauvages. De fait, ces sociétés, selon Sartre, ne font pas de la rareté de la matière, des biens économiques, un moteur historique, mais s'en accommodent pour vivre dans la pure répétition. Selon Sartre, « il est vrai que beaucoup de groupes stabilisés dans la répétition ont une histoire légendaire, mais cela ne prouve rien, car cette légende est négation de l'Histoire et sa fonction est de réintroduire l'archétype aux moments sacrés de la répétition⁴ ». C'est ainsi qu'il exclut de la « Vérité de l'Homme » l'histoire de ces hommes-là.

- 6 Or Lévi-Strauss rappelle que ces hommes ont une histoire qui vise effectivement à « être intemporelle⁵ ». Il renvoie à son chapitre précédent, « Le temps retrouvé », où il explique comment cette histoire mythique ou légendaire articule synchronie et diachronie dans des rituels complexes. Ainsi,
- l'histoire mythique offre [...] le paradoxe d'être simultanément disjointe et conjointe par rapport au présent. Disjointe, puisque les premiers ancêtres étaient d'une autre nature que les hommes contemporains : ceux-là furent des créateurs, ceux-ci sont des copistes ; et conjointe puisque, depuis l'apparition des ancêtres, il ne s'est rien passé.⁶
- 7 Il montre que les rites de contrôle opèrent du côté de la synchronie, quand les rites historiques ou commémoratifs et de deuils opèrent du côté de la diachronie, les premiers du passé vers le présent en confiant à des hommes vivants la charge de personnifier de lointains ancêtres, les seconds du présent vers le passé en fabriquant des figures héroïques. Ainsi change-t-on le passé en présent, le présent en passé. Enfin, dans l'histoire mythique le réel n'est pas vérité, il est l'évocation de la contingence qui suscite des émotions.
- 8 Sont alors définies histoire chaude et histoire froide : celle de Sartre et de son groupe en fusion est chaude, celle des sauvages et de la répétition, froide en opposition. Mais pas plus les sauvages que les autres ne fabriquent une véritable coupure entre le passé et le présent. Histoire chaude comme histoire froide fabriquent des manières de penser ce lien et de le vivre. C'est pourquoi Lévi-Strauss affirme que la conception sartrienne de l'histoire est proche de celle des primitifs exclus, et que le véritable problème posé par la *Critique de la raison dialectique* est : « À quelle condition le mythe de la Révolution française est-il possible⁷ ? » Lévi-Strauss, en marxiste, répond ainsi à Sartre qu'il ne s'est guère éloigné des marxistes qu'il critique pour user de catégories fétichisées, et qu'il produit lui aussi une histoire mythique – il faut entendre : une histoire qui n'a pas de capacité à affirmer une vérité positive, ce qui pour Lévi-Strauss est le rôle de l'homme de science.
- 9 Dans ce texte, l'anthropologue défend l'idée que l'histoire n'est pas une discipline qui aurait un objet différent de l'anthropologie, mais qu'elle est une méthode, méthode où les comparaisons et les classements se font par catégorie temporelle, ce qu'il nomme le codage chronologique. Il distingue des classes de dates en fonction des intervalles de temps qu'elles considèrent. Il conclut en affirmant : « L'histoire n'est pas liée à l'homme ni à aucun objet particulier. Elle consiste entièrement dans sa méthode. [...] L'histoire mène à tout à condition d'en sortir⁸. » L'histoire est ainsi devenue dans la démonstration de Lévi-Strauss une discipline scientifique auxiliaire de l'anthropologie et de toutes les autres connaissances des sciences dites humaines.
- 10 Or ce sont cette méthode et la coupure qu'elle met en scène entre les différentes classes de temps qui vont finalement être inaugurées par Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses*, et c'est avec lui que le débat le plus vif est engagé par Sartre dans le numéro de

L'Arc. Pour Sartre, Michel Foucault incarne ce qu'il appelle le « refus de l'histoire⁹ ». Et il entreprend de le démontrer.

Que trouvons-nous dans *Les Mots et les Choses* ? Non pas une « archéologie » des sciences humaines. L'archéologue [...] recherche les traces d'une civilisation disparue pour essayer de la reconstruire. Il étudie un style qui a été conçu et mis en œuvre par des hommes [...], résultat d'une *praxis* dont l'archéologue retrace le développement. Ce que Foucault nous présente, c'est [...] une géologie.¹⁰

11 Sartre entend par là que rien n'est dit sur la manière dont les hommes passent d'une pensée à une autre, d'une couche épistémique à une autre, et que la véritable raison en est que Foucault refuse de « faire intervenir la praxis, donc l'histoire¹¹ ». Sartre met donc en équivalence histoire et praxis. Les hommes font leur histoire, car ils sont habités de théories, d'*épistèmès*, de philosophies, peu importe le vocabulaire, qui les conduisent à agir. Faire de l'histoire, c'est étudier cette action articulée au théorique, à l'idéologique. Refuser d'étudier la praxis, c'est bien en finir avec l'Histoire.

12 Sartre déclare encore : « Certes, sa perspective reste historique. Il distingue des époques, un avant et un après. Mais il remplace le cinéma par la lanterne magique, le mouvement par une succession d'immobilités¹². » Or cette pensée de l'histoire lanterne magique est pour Sartre celle d'un savoir positif qui refuse le fameux « beau risque » de Robert Castel, qui refuse la dialectique au profit de la certitude scientifique :

On dira que l'histoire est insaisissable en tant que telle, que toute théorie de l'histoire est, par définition, « doxologique », pour reprendre le mot de Foucault. Renonçant à justifier les passages, on opposera à l'histoire, domaine de l'incertitude, l'analyse des structures qui, seule, permet la véritable investigation scientifique.¹³

13 L'histoire mourrait de sa volonté d'être seulement scientifique, c'est-à-dire seulement positive et analytique, en lieu et place d'être à la fois scientifique, idéologique et politique, c'est-à-dire dialectique et synthétique. Pour Sartre, cette mort ne vise pas l'histoire seulement, mais bien une philosophie qu'il déclare être la tâche du temps présent : le marxisme. « Derrière l'histoire, bien entendu, c'est le marxisme qui est visé. [...] Faute de pouvoir "dépasser" le marxisme, on va donc le supprimer¹⁴. » Or, renoncer au marxisme, pour Sartre, c'est « renoncer à comprendre le passage¹⁵ ». Or c'est cette notion qui rend le savoir historique incertain, car ce passage est continu et mouvant, « toujours en train de désagréger en produisant, et de produire en désagrégeant ; [...] l'homme est perpétuellement déphasé par rapport aux structures qui le conditionnent, parce qu'il est autre chose que ce qui le fait être ce qu'il est. Je ne comprends donc pas qu'on s'arrête aux structures : c'est pour moi un scandale logique¹⁶. »

14 La fin de l'histoire serait la réalisation de ce scandale.

NOTES

1. Robert CASTEL, « Un beau risque. Sartre et les sciences sociales », *L'Arc*, *op. cit.*, p. 20-26, ici p. 26.

2. Jean-Paul SARTRE, *op. cit.*, p. 156, cité par Robert Castel, p. 26.

3. Claude LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 841.

4. Jean-Paul SARTRE, *Critique de la raison dialectique*, nouv. éd., texte établi et annoté par Arlette Elkaim-Sartre, Gallimard, 1985, p. 238.
 5. Claude LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 841.
 6. *Ibid.*, p. 811.
 7. *Ibid.*, p. 832.
 8. *Ibid.*, p. 841.
 9. Jean-Paul SARTRE, « Jean-Paul Sartre répond », *L'Arc*, *op. cit.*, p. 87-96, ici p. 87.
 10. *Ibid.*
 11. *Ibid.*
 12. *Ibid.*
 13. *Ibid.*, p. 88.
 14. *Ibid.*
 15. *Ibid.*, p. 95.
 16. *Ibid.*
-

INDEX

oeuvrecitee Critique de la raison dialectique – (Jean-Paul Sartre, 1960), Pensée sauvage (La) – (Claude Lévi-Strauss, 2008), Mots et les Choses (Les). Une archéologie des sciences humaines – (Michel Foucault, 1966), Sartre aujourd'hui – (L'Arc, n° 30, 1966)

AUTEURS

SOPHIE WAHNICH

Sophie Wahnich est directrice de recherche au CNRS en histoire et science politique, au Tram/IIAC de l'EHESS. Spécialiste de la période révolutionnaire, elle interroge depuis l'expérience cosmopolitique du XVIII^e siècle les représentations actuelles de l'altérité, de la violence, de la guerre, en mettant au cœur du questionnement le rôle d'une raison sensible à l'œuvre. Elle a publié de nombreux ouvrages sur ces domaines de recherche : *Les Émotions, la Révolution française et le présent* (CNRS Éd., 2009) ; *L'Impossible Citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française* (A. Michel, 1997, 2010) ; *La Longue Patience du peuple. 1792, naissance de la République* (Payot, 2008) ; *La Liberté ou la mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme* (La Fabrique, 2003).